



Ibrahim Ly entre retranscription des sociétés africaines et engagement sociopolitique : lectures de *Toiles d'araignées* et *Les noctuelles vivent de larmes*

Ibrahim Ly between the Transcription of African Societies and Sociopolitical Commitment: Readings of *Spider Webs* and *The Owls Live on Tears*

**Zahui Gondey Toti Ahidje
Arsène Guei**

Article history:

Submitted: June 17, 2025

Revised: July 28, 2025

Accepted: August 15, 2025

Keywords:

Image, sociopolitics, West Africa, political commitment, denunciation, revolt, degeneration

Mots clés :

Image, sociopolitique, Afrique de l'ouest, engagement politique, dénonciation, révolte, la dégénérescence

Abstract

This article focuses on the sociopolitical image of French-speaking West Africa as represented in two novels by Ibrahim Ly, within the field of imagery and their networks of meaning. The central issue is tied to this still burning theme, concerning the mindset that weighed on African society of the past and continues to hinder its aspirations for progress. The two novels analyzed express the author's revolt against traditional African society and the current military regime, reflecting both his political commitment and his desire to see rapid changes take place in his country and, more broadly, in West Africa.

Résumé

Cet article porte sur l'image sociopolitique de l'Afrique occidentale francophone telle que représentée dans deux romans d'Ibrahim Ly dans le champ des images et leurs réseaux de significations ; une problématique centrée sur ce thème encore brûlant en rapport avec la mentalité qui pèse sur la société africaine d'hier et qui empêche ses aspirations au progrès. Les deux romans analysés sont l'expression de la révolte de cet auteur contre la société africaine traditionnelle et le régime militaire actuel, expression de son engagement politique et de sa volonté de voir des changements rapides s'opérer dans son pays voire en Afrique de l'ouest.

Corresponding author:

Zahui Gondey Toti Ahidje,

Université Alassane Ouattara

E-mail: ahidjézahuito@yahoo.fr

Introduction

Nous nous sommes proposés d'étudier l'image sociopolitique de l'Afrique de l'Ouest à travers *Toiles d'araignées* et *Les Noctuelles vivent de larmes* dont la composition binaire obéit à un plan dialectique. Pour une meilleure compréhension de notre démarche, il est judicieux d'élucider les mots essentiels du sujet.

Le « social » et le « politique » sont deux réalités sociologiques indissociables. L'étude d'une société implique conjointement l'examen sous-jacent de son organisation interne, des rapports entre classe au pouvoir et administrés. Inversement, « le politique » ne trouve sa raison d'être que s'il sert la « cite » ou lorsqu'il justifie la forme d'organisation et la dynamique interne d'une société donnée.

Sans doute, la représentation de la société et de la tradition africaines est une constante dans la création romanesque africaine (Laye 1953 et Dadié 1956). De ce fait, la plupart des écrivains ont encore une prédilection pour ce thème qui sert de toile de fond à leurs œuvres. Les romanciers africains de la première génération ont restitué les valeurs de civilisations du monde noir. Leurs écrits étaient sélectifs car, ne restituant qu'une image idyllique, donc partielle de l'Afrique, laissant dans l'ombre toutes les valeurs négatives du monde africain. Ceux de la deuxième génération ont pris à parti la colonisation et ses horreurs. Une autre génération, s'affirmant bien avant la fin de la deuxième guerre mondiale, a fustigé les régimes politiques nés des indépendances africaines : dénoncer les tares et les contradictions de la société traditionnelle africaine et faire le procès des régimes politiques de violences et de terreur, tels sont les objectifs de ces écrivains. Ibrahim Ly se rattache à cette ancienne veine.

L'image de cette société et la tradition qui la caractérisent ont originellement été le centre d'intérêt des écrivains de l'époque coloniale et des ethnologues français avant d'inspirer certains romanciers africains. Cependant, l'on pourrait s'étonner que cette œuvre d'Ibrahim Ly, qui se complète mise bout à bout, puisse restituer l'image d'une étendue aussi vaste que l'Afrique de l'Ouest. Mais, rappelons à ce propos, comme l'enseigne l'histoire, que les pays dudit espace ont en partage les horreurs de la Traite des Noirs et toutes sortes d'humiliations et de cruautés des dirigeants au pouvoir depuis les indépendances. Les questions suivantes constitueront des pistes pour cette réflexion : Quelles images de la société ouest africaine décrit Ibrahim Ly dans ses deux romans ? Quels messages véhicule-t-il au-delà d'une telle représentation ?

Cette étude n'est pas un traité de sociologie, ni un essai de science politique. Elle envisage apporter notre modeste effort de réflexion sur la représentation de la société africaine dans ses aspects essentiels, à travers ces deux romans d'Ibrahim Ly. Leur lecture permet de découvrir certaines images et l'engagement politique de cet auteur. Il est indispensable dans ce passage d'examiner l'image de la société telle que décrite dans le corpus. Autrement dit, il s'agit de déterminer les images signifiantes et la détermination de cet écrivain malien dans le discours romanesque. Pour y parvenir, le présent travail s'appuiera sur la Sociocritique.

Dans la préface de son œuvre, *Manuel de sociocritique*, Pierre Zima définit cette méthode comme « Une critique du discours dont les fondements sont orientés vers une sociologie du texte » (Zima 9). Le texte est l'élément fondamental sur lequel porte l'acte critique. Aussi, toute littérature est-elle littérature à partir de quelque chose. Tout texte dépend toujours d'un milieu, d'une époque, d'une société. Pour lui, « Les œuvres littéraires et les œuvres d'arts en général sont produites à partir de l'ensemble des normes sociales » (9). Cette réflexion sera bâtie autour de deux points : Caractérisation de la société africaine à travers les espaces de Niellé, Mariama et Manamanin et *Toiles d'araignées* et *Les Noctuelles vivent de larmes* : expression de l'engagement politique et de la révolte d'Ibrahim Ly.

I. Retranscription des sociétés africaines

Caractérisation, nom commun féminin, dérive du verbe caractériser. Il signifie, décrire avec précision une personne ou une chose par ses traits distinctifs ; ce qui permet de le reconnaître parmi tant d'autres. Dans le cadre de cette étude, il s'agit de tout ce qui est dit sur les deux sociétés en question. L'état de cette société s'exprime dans l'œuvre par la représentation de deux mondes et des espaces oppressifs. Nous les identifierons à certains personnages qui les incarnent : le monde de Niellé, celui de Mariama et de Manamanin. Par leur mentalité, leurs comportements, les valeurs rejetées et la nature du pouvoir qui les régit, ces personnages se confondent sans ambiguïté à leur époque.

I.1. Dimension temporelle

Une remarque s'impose dans ce travail. En effet, il y a une nette différence entre les deux mondes ci-dessus évoqués. Dans le corpus, le monde de Niellé coïncide avec l'Afrique précoloniale esclavagiste, alors que celui de Mariama et de Manamanin figure l'époque ou l'Afrique contemporaine.

Entre ces deux mondes, l'époque coloniale, en filigrane, est incarnée par Solo, la petite de Niellé. Ces deux univers, quoique différents sur le plan de la perspective, présentent aux yeux d'Ibrahim Ly beaucoup de similitudes. On note que des êtres humains sont victimes de toutes sortes de violences et de la volonté de la puissance des plus forts et des plus riches. Ces derniers, êtres humains, sont assimilés par tous les milieux, à toutes les structures sociales : familiales, société et pouvoir... Des espaces divers, typographiquement différents et qui ont en commun leur caractère absorbant, délimitent les contours de ces foyers de souffrances humaines. Dans le point ci-après, nous allons, de manière spécifique, « interroger » la société de Niellé pour en saisir les fondements, les caractéristiques essentielles.

1.2. L'espace de Niellé

Cette société est fondée sur les premiers contacts ou les contacts entre l'espace ouest africain avec les Négriers européens. C'est un monde qui est régi par un ordre politique et économique fondé sur l'appât du lucre. Les relations indirectes du pouvoir royal qui est incarné ou représenté par le soldat Balla Yéwarayé, le marchand d'esclaves, Mahamadou Kouma dit Yigo et par des Européens de la côte sont révélateurs de l'esprit mercantile et matérialiste exprimé dans *Les Noctuelles vivent de larmes*. Les esclaves, considérés comme des marchandises, constituent des butins rentables pour leurs maîtres qui les acquerraient à vil prix. Les propos du narrateur nous en donnent une idée précise :

Les prix, sans être affichés, ni clamés, étaient connus de tous. L'esclave d'élite mâle, de bonne constitution et âgé de seize à vingt-cinq ans s'échangeait contre l'un des produits : trente briques de sel, de la grosseur d'un paquet de sucre actuel, cinq pièces de guinée, soit 100 mètres de baril de rhum (200 litres environ) ; mil sept cent cinquante noix de cola, mille-feuille de tabac, quatre grandes défenses d'éléphants, une paire de draps écarlates, deux ânes et un bon mouton, quarante-cinq à soixante-gramme d'or, vingt à quarante mille cauris. (Ly 87)

Cette longue tractation d'Ahmadou Kouma alias Yigo auprès de Balla, au sujet de Niellé et de son enfant, N'Golo, et son refus catégorique de concéder à un paysan quelques sacs de mil pour sauver les siens de la famine soulignent à la fois la cupidité et la cruauté de cet homme. En fait, le capitalisme européen amassait des fortunes grâce à l'essor de l'industrie.

Et celle-ci avait besoin plus que de matières premières. Les Négriers partaient de l'Europe pour l'Afrique avec des pacotilles comme illustré dans la citation ci-dessous :

Perles, pour la taille et le cou des femmes, des boules d'ambre, pour les cheveux...de petits miroirs à moitié aveugles, des anneaux de cuivre et de laiton pour les chevilles et les poignets...des mousquets..., de la poudre à fusil...Ils ramenaient du continent africain des esclaves qu'ils échangeaient contre le tabac et la canne à sucre des Antilles. (87)

De cette citation, ressort un violent réquisitoire que dresse l'auteur contre cette forme de coopération de l'Afrique de l'Ouest et de l'Occident ; il compare ici l'Occident à un fauve fougueux qui rencontre sa « femelle » ou la « lèpre » aux effets corrosifs sur le continent africain : « L'intérieur, insidieusement, s'emparait de l'intérieur en progressant par plaques comme une lèpre ou le désert » (67). Les métaphores « désert » et « lèpre » connotent les agents d'une action lente mais nocive. La dernière qui revient fréquemment sous la plume de l'auteur souligne avec force son aversion pour l'Occident : « Le soleil à l'Occident était une macule de lèpre » (67). Cet univers romanesque laisse apparaître des aspects de la structure de la société traditionnelle où se détachent deux groupes antagonistes : les forts et les faibles. Les forts sont figurés dans *Les Noctuelles vivent de larmes* par le soldat Balla Yéwarayé, représentant du Roi qui se targue de sa noblesse et de son courage, Mamadou Kouma alias Yigo, petit bourgeois, vivant dans l'opulence et qui tire sa fortune de la vente de ses esclaves et par les griots, caudataires attirés et vénaux des marchands d'esclaves, considérés partout comme l'élite de la société. Le couple Kounadi et Niellé, le paysan nécessiteux et l'ensemble des esclaves symbolisent les faibles qui sont exposés à l'oppression des forts. Analysons, dès à présent, les caractéristiques du monde de Mariama et de Manamanin.

I. 3. Le monde de Mariama et de Manamanin

Le monde de Mariama et de Manamanin correspond parfaitement à la société ouest africaine postcoloniale ou contemporaine. Dans cet univers, se dessine et s'affirme la figure du pouvoir oppressif et dictatorial dont les représentants authentiques sont le Commandant de cercle, Doumbia, un Officier investi par l'appareil politico-militaire ; le Chef d'Arrondissement, Konaté ; le Commandant de Brigade de Gendarmerie, Sangaré ; Danioko, le Médecin ; le Régisseur de prison et les geôliers, agents de répression du

régime en place. A ces icônes de ce système répressif, s'ajoute le riche commerçant, Bakari, incarnation dans, *Toiles d'araignées*, de cette élite de commerçants vivant à l'ombre de l'autorité administrative.

Ceux-ci tirent leurs privilèges de leurs fortunes. A cette catégorie appartiennent le Juge Dienta ; le Responsable du Service local des Douanes, Manamanin ; Yigo Wagaramke, l'homme d'affaires ; Dieliba, le griot et le marabout, tous deux omniprésents. Ibrahim Ly oppose à ces sinistres personnages le peuple qui est composé de crève-la-faim tels que les passagères d'un mini car à bord duquel avait pris place le Sous-préfet ; tous les "droits communs" à l'image de Mariama, ses compagnons de misères et le détenu politique, Yoro, porte-parole de ce romancier dans *Toiles d'araignées*, auteur qui met en relief la déconfiture de la société telle qu'il l'a décrite. La violence est perceptible dans l'œuvre par le règne de la force brutale. Les faibles et les pauvres sont opprimés.

La moralité des puissants consiste à déployer leurs forces, accroître leurs prestiges et leur grandeur par la terreur et l'insécurité qu'ils inspirent aux faibles : « Elle héla sa belle-mère, écarta une touffe d'herbes pour tenter de voir son fils qu'elle n'entendait plus... N'Golo dont il avait la bouche et de l'autre un poignard pointé sur la gorge de l'enfant » (17). Le sentiment de pitié pour autrui n'existe pas. Mieux les plus forts causent la misère des faibles pour les assujettir. Balla est perçu de prime abord comme un homme suscitant la peur et l'insécurité : « ... Il était élancé, l'œil mauvais, le visage couturé, farouche » (70). La violence n'épargne pas les enfants ; la scène liée à la torture du petit N'golo permet d'illustrer nos propos :

...qui avait démené dans le sac, tel un bout de queue de salamandre fraîchement coupée. Il avait pleuré, tenté en vain d'appeler sa mère au secours. Baignant dans la sueur, les glaires, les morves et les urines, il avait sombré dans un sommeil secoué de sanglots, accompagné de frissons, de sourires ingénus d'un être faible, sans défenses, dans la plus totale dérégulation. (70)

II. L'engagement sociopolitique et la révolte

L'œuvre est placée sous le signe de la révolte qui lui confère sa tonalité et sa signification. Elle est dirigée contre la société négro-africaine et le pouvoir. Le romancier qui s'était engagé contre le régime militaire de son pays a connu des déboires. Mais, ni les tortures, ni les quatre années de détention, n'ont pu altérer son engagement politique et sa volonté de voir

des changements rapides s'opérer.

2.1 Peinture réaliste de la société africaine

Au sens le plus large, le Réalisme est une tendance présente tout au long de l'histoire littéraire et artistique. Le peintre, l'écrivain réaliste, visent à présenter, à peindre, à décrire avant tout le réel, le vrai par opposition à ce qui est purement imaginaire, invraisemblable, ou rendu plus beau que nature. Mais dans un sens plus précis, le Réalisme désigne un Mouvement littéraire et artistique qui s'est développé dans la seconde moitié du 19^e siècle, en réaction, en action contre le naturalisme. Ce courant littéraire développe plusieurs thèmes dont nous relevons ici quelques-uns. Les écrivains réalistes montrent les bourgeois et les ouvriers, provinciaux, prostituées et femmes déçues par le mariage, etc. Ils ne se contentent pas à ce qui était autrefois considéré comme conforme à la « bienséance » : c'est-à-dire montrer ce qu'il y a de plus beau : la noblesse et la naissance des sentiments. Leurs romans sont ancrés dans la réalité politique et sociale contemporaine par leurs personnages qui sont souvent des gens ordinaires déterminés par leur physique et par le milieu dans lequel ils vivent qui est décrit avec minutie. L'intérêt est porté à la vie quotidienne et aux côtés matériels des choses. Il faut noter qu'il fait usage de quelques méthodes.

L'état de cette société s'exprime par la représentation de deux mondes et des espaces oppressifs. Nous les identifions à certains personnages qui les incarnent : le monde de Niellé et celui de Mariama et de Manamanin. Par leur mentalité, leur comportement, les valeurs rejetées et la nature du pouvoir qui les régit, ces personnages se confondent sans ambiguïté à leur époque. La société se caractérise dans ces deux univers par un désir extrême de possession et d'accumulation de la monnaie. L'argent constitue la valeur suprême. Elle détermine les alliances, justifie les inégalités et les hiérarchies sociales. Ainsi, les personnages romanesques d'Ibrahim Ly se définissent par leur mobilité, leurs activités parce qu'ils sont d'abord confrontés aux problèmes économiques, à la question cruciale de survie, telle Niellé, obligée d'aller quérir des racines de plantes pour soigner « son dernier-né » et ramasser éventuellement « des baies ou feuilles comestibles » (45) ; où qu'ils aspirent au bien-être. Il en découle une course effrénée, comme chez les « forts », vers la monnaie, les « cauris » et une bataille parfois farouche que se livrent les Négriers pour se procurer des esclaves car : « ... l'esclavage se conserve mieux et rapporte mieux » (20).

L'attrait qu'exerce l'argent explique la pratique de la spéculation. On le note, dans le roman, l'emploi fréquent du mot « marchand » par les marchands et leurs clients pour désigner les esclaves atteste l'esprit mercantile déjà profondément ancré dans la mentalité de la société de l'époque de Niellé. La crainte de Mahamadou Kouma d'acheter un vieillard à la place d'un enfant et l'excès de prudence d'Ahmed Saloum qui croyait être dupé par le marchand, Diélé, illustrent la hantise de ces personnages extrêmement désireux de réaliser des bénéfices. Cette quête quasi obsessionnelle du lucre justifie les déplacements des Négriers de marché en marché, la prolifération de caravanes et les voyages des marchands d'esclaves, tels Mouhamadou Kouma, des régions centrales du Soudan à Gorée où attendaient les plus offrants.

Il n'y a qu'une différence de degré entre le monde évolué de Mariama et celui de Niellé : la civilisation urbaine, le développement du commerce et le goût du confort accroissent le désir d'obtenir de l'argent. Il en résulte un magnétisme qui s'exerce sur les individus et les pousse à le rechercher à tout prix car « l'argent remplace toutes les qualités et toutes les vertus » (21). Si dans l'univers de Niellé, la classe dominante jouit du monopole commercial donc, a, elle seule, accès à la monnaie, dans celui de Mariama et de Manamanin, « ... l'argent est la parole faite pour tous. C'est lui qui crée cette société dans laquelle il doit circuler comme la navette dans la chaîne ou le fer de la houe dans le champ » (19). Certes, l'argent est un facteur de progrès dans la mesure où il permet l'accroissement des échanges et l'extension des marchés, mais dans l'univers romanesque d'Ibrahim Ly, il est perçu comme un instrument de dépravation de la société où les valeurs se dégradent inexorablement. Dans cet univers, la corruption est érigée en règle. Elle n'épargne personne. Elle est dénoncée par l'auteur qui, connaissant bien la société africaine, ne partage pas pour autant cette pratique qui, selon lui :

plonge ... ses racines dans le terreau de notre histoire et notre culture. Elle se nourrit de nos tares. Sa problématique est intimement liée à celle de la place, dans nos sociétés, de l'individu, hier, condamné à l'esclavage, aujourd'hui, instrument d'enrichissement aux mains des parents, des griots, des marabouts et des marchands. (15)

Le travail qui, jadis, faisait la fierté de l'Afrique des fondeurs, est dévalorisé. Les riches, les griots et les marabouts, peu soucieux de l'intérêt général, veulent s'entourer d'un luxe ostentatoire. Les deux derniers cités

(marabouts et les griots), à l'instar de certains bureaucrates, sont perçus comme des personnages oisifs. A ce titre, les propos du griot sont édifiants : « La parole est la force vitale de l'homme. Nous sommes, toi et moi, des êtres supérieurs, car nous ne sommes pas astreints au travail qui amenuise la force vitale » (56). L'auteur s'en prend ici à ces personnages et dresse un réquisitoire contre les fonctionnaires salariés mais oisifs dont Manamanin est un modèle.

Dans *Les Noctuelles vivent de larmes*, Dieliba est le représentant de la caste des griots. Ces derniers et les marabouts (symbolisés dans le roman par l'imam) ont pour fonction de mettre en relief les rapports de certaines couches sociales avec la bourgeoisie locale dont Daman Diawara, le Juge Dienta, Yigo Wagaramke, le commerçant, sont des exemples typiques. Ibrahim Ly leur ménage une place importante. Dans le monde de Niellé, ils sont subordonnés aux rois esclavagistes, car ils : « sont toujours du côté du plus fort » (29). La dégradation de leurs fonctions est liée aux mutations de la société africaine qui subit profondément l'emprise du matérialisme, perceptible dans les relations des marabouts et des griots et leurs bienfaiteurs. L'œuvre restitue l'image d'une société en proie à la violence où l'homme est un poids pour l'homme.

2.2 Révolte contre la société africaine

Sans doute, la description des scènes de violences n'explique pas son originalité car, c'est un lieu commun dans la littérature africaine. Ses devanciers en avaient donné des exemples caractéristiques : les tortures subies par Fama Doumbouya dans *Les Soleils des indépendances* (Kourouma 1968), la chasse à l'homme dans *Le Cercle des tropiques* (Alioune 1972) et dans *Les Crapauds-brousse* (Monenembo 1979) en sont des avant-goûts. Chez ces écrivains, la violence est saisie dans sa relation avec un ordre politique oppressif mais conjoncturel. Elle est limitée dans le temps et l'espace. Fama abhorre les indépendances, responsables de sa déchéance. Cependant, il trouve une consolation dans l'évocation de l'Afrique traditionnelle, son paradis perdu. Par contre, dans l'œuvre d'Ibrahim Ly, nous sommes frappés par la répétition de la violence. Elle y est décrite comme le syndrome permanent du mal qui habite le négro-africain opprimé par son semblable, de l'Afrique précoloniale à nos jours.

Son originalité réside en ce qu'il insiste sur les conséquences de ce mal et lève le voile sur les causes profondes de sa pratique. La violence et la souffrance rythment ces deux romans. Elles s'exercent sur la société

africaine où la figure la plus martyrisée est celle de la femme comme le montre ce passage : « ...Egorgez-là, tranchez-lui le cou », s'écrièrent-ils avant de « la balancer avec violence du désespoir dans un hallier épais » (23). Ces tableaux saisissants, par leurs horreurs et la précision du détail attestent chez l'auteur, un réalisme cru. Ibrahim Ly est indifférent à la pudeur et aux convenances sociales dans une Afrique de l'Ouest dont la population est majoritairement musulmane.

Cette « indécence » trouve leurs explications dans de semblables tortures vécues et côtoyées par cet auteur. L'expression du vécu et la dénonciation de la violence ont pris le pas sur la retenue. De fait, le courage de l'écrivain ne fait pas de doute. En effet, il a résolument pris le parti de mettre le doigt sur la plaie de la société en lui renvoyant sa propre image. Dans cette perspective, son réalisme peut se définir comme la victoire de l'écrivain sur les aspects négatifs du "non-moi", ensemble de ces valeurs dégradantes, ces "tabous" que la société africaine inculque à l'enfant. Et c'est ce trait qui le distingue de nombre de ses contemporains. La figure de proue de ce changement semble être celle de la femme. Niellé et Mariama, déchirées dans leur chair et meurtries dans leurs âmes, ne pouvaient accepter tant d'injustices. Elles ont alors préféré la mort salvatrice à l'humiliation, la liberté à l'esclavage.

Mais ces deux mourraient trop tôt si elles mouraient avant de prendre conscience de leur oppression, de se dresser et crier leur révolte face aux détenteurs de la force et du pouvoir. C'est que l'auteur a voulu leur donner une certaine épaisseur. Leur seul tort est d'avoir obéi à la lumière de la raison. Si la femme de Kounadi a accepté de partager la couchette de son maître, Mouhamadou Kouma, et celle de ses hôtes de marque, elle ne peut point, malgré tout, l'aimer et devenir son épouse. Mieux, elle refuse de poursuivre la marche vers Gorée où son maître devait se débarrasser d'elle, ainsi déclaré dans la citation ci-après : « Je ne quitterai pas cette terre où résonnent les cris de mes enfants, où mon bonheur court à ma recherche » (20). Mariama refuse de se marier avec le vieux Bakary, malgré les riches présents de ce dernier parce qu'elle aime Lamine.

Son attitude est interprétée par le Marechal de Logis, Sangaré, comme une opposition à la société et à l'ordre établi. La phrase suivante l'illustre clairement : « Un enfant qui ose dire non à ses parents est déjà engagé dans la mise en cause de toutes les structures sociales » (12). De fait, la désobéissance à son père est la première manifestation de la révolte de Mariama. Ce qui lui vaut d'être jetée dans le grenier familial et enfermée

dans la prison de Béleya. C'est que dans les sociétés traditionnelles, les parents sont l'incarnation des valeurs ancestrales ; et en tant que telles, leur désobéissance serait tournée le dos à un système de prescriptions sociales rigides qui constituent le fondement et l'équilibre de la société. Mais, à l'époque de Mariama, que reste-t-il de ces valeurs en train de s'effriter et que le pouvoir et ses représentants essaient de récupérer pour asseoir leur dictature ? C'est pourquoi la décision de la jeune femme demeure irrévocable comme en témoigne sa réponse à sa mère dans la citation suivante : « Mère, je ne l'aime pas. Je ne l'épouserai pas » (42). Niellé, par-delà son aversion pour son maître, Ahmadou Kouma qui a fait castrer son fils, N'Golo, elle s'en prend violemment à l'être suprême, dispensateur de la vie, créateur des êtres". Et c'est à ce moment crucial que sa révolte dépasse celle de Mariama et prend une dimension métaphysique. Les lignes qui suivent en donnent une parfaite illustration :

Toi qui es là-haut
Qui entends tout
Qui vois tout
Qui secourra l'orphelin ? Réponds !
Est-ce pour ces ignominies que tu as créé cet enfant ?
Je l'ai porté neuf mois, soigné
Aimé
Réponds. (33)

L'analyse des mœurs de la société africaine porte en elle, une idéologique. Il s'agit de la révolte contre le pouvoir. Le point qui suit sera consacré à cette démonstration.

2.3 Révolte contre le pouvoir

Pour faire la critique du pouvoir, l'auteur procède par plusieurs techniques. En de nombreux passages, nous remarquons que la révolte est assumée directement par l'auteur. C'est ce qui justifie le recours à la fonction idéologique du narrateur dont les interventions quasi permanentes attestent sa position politique. Omniscient, il prend le relais de ses personnages. Niellé, a fortiori, les autres esclaves, ne perçoit pas la cause profonde de son aliénation : la complicité des monarchies africaines. Même la figure du Pouvoir n'est pas nettement perceptible dans le monde de Niellé ; car symbolisé par le Roi, perçu en filigrane, son soldat et Ahmadou Kouma, l'institution de la traite, à laquelle ces personnages ont activement participé en est une révélation :

Le coursier s'élançait rapide et sinueux comme l'éclair. Le bruit des soldats traînait loin derrière, ne parvenant au village qu'après le passage du cavalier. Les sabots griffaient la terre qui gémissait, tam-tam funèbre d'où chaque son s'élevait en laissant une cogatrice : les pattes antérieures creusaient les poquets dans lesquels tombaient des grains de lait, de larmes et de sueurs que les pattes postérieures recouvraient pour une future levée honte. (44)

On note la colère de l'auteur dans cet extrait aux accents surréalistes. Les morphèmes « Gémissaient » et « cicatrice » soulignent la meurtrissure et la douleur physique portées contre la terre qui symbole la création humaine, le monde négro-africain. Quant à « griffaient, creusaient, recouvraient » ils illustrent l'étendue du mal et « future levée », sa permanence. Cette révolte se traduit par une polyphonie marquée par la récurrence et l'exploitation des ponctuations : /k/ ; /t/ ; la fréquence des phonèmes /s/ /l /r/. Cette colère s'exprime aussi par une satire mordante, à travers la description des édifices publics et la caricature des représentants du pouvoir : « Le Cercle de S...est un bâtiment qui rappelle plus un magasin de stockage que le siège de l'administration d'un territoire important... Les murs lépreux et sales sont recouverts de taches noires, serrées...qui sont plaquées des temps et témoignent de l'incurie des responsables » (41). Ly met en relief le culte du Président visible aux soins apportés à sa photo placée dans des bureaux :

Bien encadrée mais pas collée, il faut pouvoir l'enlever facilement si l'occasion se présentait. Les patrons vivent en constance fébrilité, faire disparaître dans un minimum de temps l'image du président déchu et hisser, incontinent, le portrait du nouveau qu'il faut se procurer à tout prix. (91)

Les représentants du pouvoir apparaissent sous un jour odieux « ... Les grosses lèvres de Doumbia frémissaient doucement, sa bouche de silence sur la grève restait entrouverte » (32). Le Commandant de Brigade, Sangaré est un « ... Homme repu de sang, de larmes et de fratries, aussi rond qu'un énorme galet » (17). Il est la seconde cible des attaques du romancier contre ce « triumvirat » que complète le juge Salamanta « ... Aussi noir que le fond d'une marmite, le visage tavelé... » La révolte se fait aussi par le truchement des personnages dont les idées sont proches de celles de l'auteur. Pour Bissou, le fou, « l'indépendance est un noir personnage » (29). Yoro, le détenu politique s'en prend au régime militaire et aux tortionnaires à son service « ... Pourquoi nos geôliers s'acharnaient-

ils tant sur nous ? Quel intérêt servaient-ils ? L'orgueil ? L'Etat ? Qui ? ... Ils étaient tout aussi féroces dans le camp de la Capitale » (29).

Conclusion

Nous avons proposé une esquisse des idées-forces. Le matérialisme et la dégénérescence caractérisent cette société africaine décrite. C'est une preuve de l'intérêt que les écrivains africains attachent à l'iconographie et qui se trouve dans l'œuvre de Ly comme une brillante illustration. Celle-ci restitue un monde déstructuré où on obéit aveuglement aux lois suprêmes de la force brutale et de l'argent. *Toiles d'araignées* dont la première restitue le passé connote des faits sociaux contemporains qui sont décrits tels qu'ils sont apparus à travers l'imaginaire de cet écrivain. Ainsi du présent, le romancier jette un regard critique sur ce passé, non pour le restituer à la manière de l'historien, mais pour y déceler un lien avec son époque, d'où la naissance de *Les Noctuelles vivent de larmes*. Cet ordre de parution, en apparence anachronique tient à deux raisons essentielles. *Toiles d'araignées* est rédigé en prison. Il est l'expression de l'expérience carcérale de son auteur qui a été détenu pendant environ quatre ans dans les geôles du régime militaire malien. Et par-delà l'analyse du vécu, dans ce premier récit, Ibrahim Ly nous transporte avec le second roman, dans le passé du monde négro-africain qu'il scrute de manière attentive. Ainsi, il restitue, à travers son œuvre prise dans son intégralité, les images d'une société africaine en pleine dégénérescence et partant, souligne avec insistance, les sources des maux dont elle souffre. Ces deux romans, dominés par l'aspect social et politique, trouvent leurs échos dans la production romanesque africaine. Il y a une sorte de rupture-continuité : rupture dans la désignation des responsables des maux de l'Afrique, mais continuité dans le traitement de la violence et du malaise socio-politique.

Œuvres citées

- Badian, Seydou. *Sous l'orage*. Présence Africaine, 1972.
Camara, Laye. *L'Enfant noir*. Plon, 1963.
Dadié, Bernard. *Climbié*. Présence Africaine, 1956.
Fantouré, Alioune. *Le Cercle des tropiques*. Présence Africaine, 1980.
Kourouma, Ahmadou. *Les Soleils des indépendances*. Seuil, 1968.
Ly, Ibrahim. *Toiles d'araignées*. L'Harmattan, 1982.
---. *Les Noctuelles vivent de larmes*. L'Harmattan, 1986.
Maran, René. *Batonala, véritable roman nègre*. Albin Michel, 1921.
Mongo, Beti. *Ville cruelle*. Présence Africaine, 1954.

Monenembo, Thierno. *Les Crapauds-brousse*. Présence Africaine, 1979.
Ousmane, Sembène. *Les Bouts de bois de Dieu*. Pocket, 1960.
Oyono, Ferdinand. *Le Vieux nègre et la médaille*. Union Générale d'Éditions, 1956.
Socé, Ousmane. *Karim*. NEA, 1948.
Ouologuem, Yambo. *Le Devoir de violence*. Seuil, 1968.
Zima, Pierre. *Manuel de sociocritique*. L'Harmattan, 1985.

About the Author:

Je suis, **Zahui Gondey Toti Ahidje**, né le 06 avril 1968 à Gogohouri/ Commune de Zikisso. Je suis de nationalité Ivoirienne, aux adresses suivantes, 01 BP 18 Bouaké 01 et téléphone, 0707004308, ahidjézahuito@yahoo.fr. Je suis enseignant/Chercheur, Maître de Conférences, à l'Université Alassane Ouattara/ Bouaké, en Côte d'Ivoire, après mes études au Lycée Moderne de Bouaflé, Bouaflé (RIC, 1991, Bac) ; Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse (France, 1997, Licence) ; Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse (France, 1998, Maîtrise) ; Université Paris-IV Sorbonne (Centre International des Etudes Francophones, France, 1999, DEA) et Université Paris-IV Sorbonne (Centre International des Etudes Francophones, France, 2001, Doctorat). Mon Doctorat Unique, dirigé par Jacques Chevrier et soutenu le 16 Janvier 2001, a porté sur : La perte ou l'affaiblissement de l'identité socioculturelle ancestrale de l'Afrique noire. Exemple du groupe ethnique Dida : le cas précis de la région de Zikisso en Côte-d'Ivoire. Nos travaux de recherches sont inscrits dans l'axe : roman et société.

Je suis **Arsène Guei**, enseignant chercheur à l'université Alassane Ouattara, au Département de Lettres Modernes. Je suis Maître assistant de roman africain. Mes études universitaires ont eu lieu à l'Université d'Abidjan/ Cocody. Mes travaux portent sur l'écriture autobiographique féminine et féministe, d'une part, et d'autre part, sur la problématique de la violence.

How to cite this article/Comment citer cet article:

MLA: Toti Ahidje, Zahui Gondey and Arsène Guei. "Ibrahim Ly entre retranscription des sociétés africaines et engagement sociopolitique : lectures de *Toiles d'araignées* et *Les nocturnes vivent de larmes*." *Uirtus*, vol. 5, no. 2, August 2025, pp. 581-594, <https://doi.org/10.59384/uirtus.2025.2969>.